

« Les jeunes et le travail social »

Céline Bédard

Service social, vol. 35, n° 3, 1986, p. 290-293.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/706312ar>

DOI: 10.7202/706312ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

AVANT-PROPOS

Les jeunes et le travail social

L'Année internationale de la jeunesse n'a pas été marquée par des retombées majeures : elle a plutôt donné lieu à une diversité de conclusions sur la situation des jeunes, les décrivant tantôt comme une génération perdue, caractérisée par l'individualisme et le matérialisme, et ayant de la difficulté à s'insérer dans une vie active ; ou, au contraire, se prenant en main et s'impliquant activement dans plus de sept cent cinquante projets sociaux (Rousset, 1985). Elle a surtout été l'occasion d'un immense questionnement sur les contradictions d'une société qui s'attend à ce que les jeunes s'intègrent dans ses rangs mais qui, en fait, leur fait si peu de place.

Les travailleurs sociaux se sont-ils sentis interpellés par cette année-là ? En élaborant ce numéro, nous avons voulu savoir en quoi elle avait pu être l'occasion d'un renouveau de l'intervention sociale ; si des pratiques originales et mieux adaptées aux réalités que vivent les jeunes de 15 à 25 ans s'étaient fait jour depuis, au Québec.

Une première constatation, généralement admise, est que les jeunes ne forment pas un bloc monolithique : il n'y a pas une jeunesse, mais des jeunesses. Passer de l'enfance à l'âge adulte est de plus en plus une condition particulière, mais qui comporte des préoccupations propres à une diversité de modes de vie et de situations sociales. En font foi les résultats des études suivantes effectuées depuis 1985.

Une recherche récente (McGuire et al., 1987), cherchant à déterminer les principaux facteurs de stress perçus par un groupe de 1 684 étudiants de 12 à 18 ans, révèle que, pour plus de la moitié (56.4%), aucun des items soumis ne représentait une cause d'angoisse ou d'inquiétude. Pour 15% seulement de ceux qui ont admis être confrontés à un niveau élevé de stress, les filles ont signalé un niveau supérieur à celui des garçons, en retenant comme facteurs l'item « apparence personnelle » et, en second lieu, leur « travail scolaire ». Pour les garçons, le « travail scolaire » vient en premier lieu, puis « l'argent ». Ces résultats nous font croire que ces adolescents sont absorbés, tout au plus, par les tâches

normales de tout jeune en période de développement, tâches que Fine (1983) décrit comme : se définir une identité, établir son identification sexuelle et acquérir une indépendance en vue de se préparer à une carrière.

Le Comité sénatorial sur la jeunesse portant sur la situation des jeunes au Canada (1986) mentionne « l'emploi et l'économie » comme étant les premières préoccupations des jeunes (87% de ceux-ci désirent se trouver un emploi et 80% recherchent une vie familiale stable).

Quant à la Commission Rochon, dans son étude préliminaire sur les problématiques sociales (1987), elle rapporte la situation des jeunes comme étant plutôt sombre en faisant état de leurs nombreux problèmes : décrochage scolaire, chômage, prostitution, délinquance, toxicomanie et suicide. L'effritement des valeurs et l'instabilité du contexte familial auraient, comme conséquences, de nombreux troubles psychologiques et maladies diverses.

Mais le plus grave nous paraît être le constat d'échec des services mis sur pied pour faire face à ces problèmes : « des services mal adaptés aux réalités vécues par les jeunes » y trouve-t-on en titre ; « lourdeur bureaucratique, manque de diversité des ressources et de flexibilité des programmes ; intervention dépersonnalisée, hiérarchisée, moralisatrice qui non seulement coupe le jeune de son milieu mais utilise parfois des méthodes coercitives » clament certains organismes s'occupant des jeunes... Se peut-il que les travailleurs sociaux aient passé complètement à côté des préoccupations des jeunes, au point même où ceux-ci ignorent l'existence des services auxquels ils pourraient recourir en cas de besoin ? Aurions-nous été tellement accaparés par notre insertion dans un cadre socio-judiciaire tel que préconisé par les nouvelles lois sur les jeunes que nous ayons mis de côté la personne du jeune ? Nos interventions seraient-elles plus axées sur le contrôle et l'autoritarisme que basées sur un rapport de confiance mutuelle ?

C'est du moins la constatation qu'en fait Gilles Tardif dans un éditorial percutant qui met en cause le sens même du travail social s'apparentant plutôt à l'administration publique qu'à un travail engagé auprès des jeunes.

Jean-François René pose le dilemme de l'État-providence lequel, à trop vouloir surprotéger, entraîne soit le désengagement et la déresponsabilisation des jeunes, soit la transgression des normes sociales et aboutit à des formes de résistances envers les services institutionnels.

Le présent numéro, tout en suggérant une réflexion sur les pratiques sociales actuelles auprès des jeunes, présente des pistes de travail intéressantes : en choisissant d'impliquer les jeunes eux-mêmes dans la solution de leurs problèmes ; en faisant appel à la contribution de leurs

proches ; en proposant l'utilisation de diverses formes de groupe comme outils de travail.

Les articles qui suivent décrivent quelques pratiques actuelles — somme toute moins pessimistes — qui font état de l'utilisation de groupes de pairs dans des formules d'entraide et de support social ; serait-ce là où se retrouveraient les nouvelles solidarités ?

Monique Tessier nous parle de la sexualité chez les jeunes, pour avoir été confrontée à cette réalité dans son travail au sein de la Clinique des jeunes Saint-Denis. Elle propose une nouvelle stratégie d'intervention axée sur le développement de compétences personnelles en même temps qu'un travail sur l'environnement social. Dans l'article suivant, Marie-Claude Michaud et Johanne Voyer décrivent une approche d'entraide par les pairs, dont l'originalité vient de ce que les jeunes deviennent multiplicateurs et aidants naturels auprès de leurs égaux, dans le but de mieux vivre leur sexualité. L'équipe d'intervenants est composée de jeunes professionnels de diverses disciplines, tous impliqués dans une intervention préventive.

Une seconde intervention de groupe, cette fois auprès d'adolescentes, propose une expérimentation nouvelle, soit celle de l'approche féministe. Solange Lancup et Marie Bélanger misent, elles aussi, sur les compétences et ressources des membres plutôt que sur la solution de leurs problèmes.

Un second volet fait place aux parents, que nous n'avons pas voulu ignorer, étant donné qu'ils ont un rôle à jouer dans l'accompagnement de leurs jeunes vers leur quête d'identité et d'autonomie. Micheline Beaudet et Céline Bégin, ayant expérimenté l'approche *Toughlove*, nous présentent une forme d'intervention structurée permettant de faire face aux problèmes de la « crise d'adolescence ». Si on y fait appel à la discipline, on apporte également aux parents un support efficace qui permet, le plus souvent, de renouer le dialogue rompu entre parents et enfants.

Camille Spain nous raconte ensuite la petite histoire d'un groupe de parents réunis dans le but de s'aider dans la compréhension de leur rôle de parents ; l'évolution du groupe fait ensuite s'impliquer les membres dans l'action communautaire au bénéfice de leurs jeunes.

Le dernier article se voulait une tribune pour les jeunes afin qu'ils puissent nous faire part de leurs préoccupations et des réalités qu'ils vivent. Marie-Christine Saint-Jacques est allée rencontrer deux groupes, l'un à Québec, l'autre à Montréal, et nous fait un compte rendu de ces tables rondes.

Au moment de clore ce numéro, une constante nous apparaît clairement. Si les pratiques novatrices des travailleurs sociaux ne sont

pas aussi généralisées que nous le souhaiterions, il s'en dégage une idée maîtresse qui nous permet d'affirmer que dans les expériences ici décrites, un rapport de confiance mutuelle s'est établi entre les intervenants et leur clientèle de jeunes.

Soulignons aussi que, dans la partie « Commentaires et documents », au moins deux articles abordent des dimensions relatives à la jeunesse. Maurice Moreau et Michelle Desrosiers en parlent comme d'une catégorie d'infériorisation sociale, et Oscar D'Amours fait un survol historique de la protection de l'enfance. De plus, la majorité des recensions abordent des dimensions spécifiques à la jeunesse et aux réponses institutionnelles qui lui sont données.

Ont collaboré à la préparation de ce numéro : Monique Tessier, travailleuse sociale au C.L.S.C. de Villeray ; Marie-Christine Saint-Jacques, jeune travailleuse sociale et intervenante encore proche de la réalité des jeunes ; et Céline Bédard, professeure à l'École de service social de l'Université Laval.

Céline BÉDARD

Références bibliographiques

- Comité sénatorial sur la jeunesse, *Jeunesse : un plan d'action*, Ottawa, Gouvernement du Canada, 1986.
- Commission d'enquête sur les services de santé et les services sociaux, *Problématiques et enjeux*, Québec, Les publications du Québec, 1987.
- McGUIRE, D.P., W. MITIC et B. NEUMANN, « La perception du stress chez les jeunes : les inquiétudes de l'adolescent normal », *Santé mentale au Canada*, vol. 35, n° 2, 1987 : 2-6.
- ROUSSET, Guy, « Une année trop brève pour notre jeunesse », *Le Soleil*, 16 décembre 1985, p. B-4.